

## GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

**R**ÉCEMMENT les maisons du village étaient libres. Parfois, cependant, il y avait une sorte de remous dans l'armée d'invasion. Le village se vidait pendant quelques jours, les Prussiens en sortaient pour camper en avant ou en arrière ou pour se porter

plus loin, où grondait la fusillade. Un de ces soirs-là, justement, vers dix heures, Marie Doriat n'était pas couchée. Elle avait logé chez elle une dizaine de soldats, en ces derniers temps. Ils étaient partis le matin et n'étaient point encore rentrés. Marie Doriat était seule. Lucienne n'était pas là. Où était elle ? Depuis sept heures, elle avait disparu de la maison, sans éveiller les soupçons de Marie. C'est ainsi qu'elle faisait tous les soirs. Marie Doriat avait beau la surveiller, elle finissait toujours pas tromper sa surveillance. Quand elle rentrait, furtivement, elle trouvait sa mère qui la regardait d'un oeil sévère, mais sans plus rien lui dire. Elle n'avait pas ajouté un mot à la conversation que nous avons rapportée. Mais l'orage grondait en ce cœur froissé, qui se croyait méconnu. Il allait éclater ce soir-là. Vers dix heures, Marie Doriat entendit frapper à la porte. Elle alla ouvrir. Peut-être était-ce Lucienne ? Ce n'était pas elle, mais un mendiant, appuyé sur un bâton, courbé, déguenillé et qui tendit la main.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », dit-il.

— Ce n'est pas une heure pour mendier, mon brave homme dit Marie Doriat, en lui donnant quand même quelques sous.

Le mendiant ne les prit pas ; il garda dans les siennes la main restée tendue vers lui.

— Pas un mot trop haut ! Pas un cri ! dit-il à voix basse, mère, c'est moi, Pascal.

— Pascal !

— Tais-toi, je t'en supplie, ou tu me perds, as-tu des Prussiens chez toi ?

— Non, pour le moment, mais ils vont revenir sans doute.

— C'est bien. Je puis entrer et j'aurai toujours le temps de te serrer dans mes bras.

Il resta une seconde sur le pas de la porte, siffla doucement et pourtant d'une façon distincte l'air :

L'as-tu vue,  
La casquette,  
La casquette,  
L'as-tu vue,

La casquette au père Bugeaud.  
Si tu l'as pas vue,  
La voilà...

Il n'eut pas le temps d'achever la marche fautive. Deux hommes semblèrent sortir des ténèbres et s'approchèrent de lui.

— Henri et Gauthier ! murmura Marie Doriat, toute tremblante ; oh ! mes enfants, quelle folie ! A quel danger vous vous exposez ! Si vous étiez reconnus, savez-vous que l'on vous traiterait comme espions et que vous seriez fusillés ?

— Bast ! dit Pascal, on ne meurt qu'une fois. Le mot lâché, il s'en repentit, au regard douloureux que lui adressa sa mère. Quand on est seul dans la vie, on ne meurt qu'une fois. N'est-ce pas mourir doublement, lorsqu'on laisse une affection derrière soi ?

— Pardon, maman ! dit le brave garçon.

— Entrez, dit-elle, entrez vite, pendant qu'il n'y a personne dans la rue. Et vous n'allez pas rester longtemps, je suppose ?

Elle referma soigneusement la porte. Elle ouvrit ses bras. Pascal et Henri s'y précipitèrent. Elle les couvrit de baisers. Puis soudain, le visage baigné de larmes et se tournant vers Gau-

hommes de bonne volonté, connaissant bien les bois. Nous nous sommes offerts, et comme Garches était sur le chemin, comment résister au désir de l'embrasser, d'embrasser Lucienne.

Marie fit un brusque mouvement. Les deux frères et Gauthier ne furent pas sans le remarquer, mais ils ne pouvaient le comprendre. Gauthier demanda :

— Lucienne n'est-elle pas là ? Elle dort, peut-être ? Que je voudrais la revoir, si vous saviez, je l'aime tant.

Marie gardait le silence.

— Vous ne dites rien ? fit Gauthier.

— Que se passe-t-il ? interroge Henri.

— Elle dort ! dit Marie, elle est un peu souffrante, depuis quelques jours ; je craindrais, en la réveillant...

Telle est son épouvante qu'elle ne sait en dire plus long. Pascal regarde sa mère avec attention.

— Mère, dit-il tout à coup, où est Lucienne ?

— Le te le répète. Elle est dans sa chambre Elle dort.

La chambre de la jeune fille était au rez-de-chaussée, on se le rappelle. Pascal fit un pas pour aller ouvrir la porte.

— Ne la réveille pas, dit Marie, ne trouble pas son sommeil.

— Pourquoi ? Allons-nous partir sans la revoir ?

— C'est impossible, dit Gauthier, songez, madame Doriat, qu'elle serait heureuse de revoir ses frères, et elle m'aime, elle serait heureuse de me revoir aussi. Elle vous en voudrait assurément, demain, si vous lui disiez que nous sommes venus.

Marie Doriat était dans une cruelle perplexité. Que leur dire, à ces jeunes gens ? que faire ?

— Je vais la réveiller, moi, dit Henri...

Et malgré sa mère, il s'élança vers la porte, frappa doucement d'abord, puis plus fort, puis ébranla la porte. Personne ne répond.

— Lucienne n'est pas là, dit Pascal. Mère, pourquoi nous avoir menti ? Je t'en prie, réponds-nous. Ton silence, tes réticences nous font peur, à la fin.

— Où est Lucienne ? demanda Gauthier.

Et les trois jeunes gens sont extrêmement pâles. Soudain Gauthier pousse un cri :

— Mon Dieu, serait-elle morte ? tuée peut-être, une balle égarée, un éclat d'obus, ou même la brutalité d'un Allemand. Parlez, je vous en supplie, parlez donc ?

Alors Marie dit, la tête basse :

— Plût à Dieu qu'elle fût morte.

Ils gardèrent le silence. Ils ne comprenaient pas. Tout à coup, Marie Doriat fit un mouvement et écouta. Des pas s'étaient arrêtés devant la porte de la maison, dans la rue. On n'entendit plus rien.

— Mes enfants, dit Marie, j'ai peur pour vous. Eloignez-vous par le jardin dont la porte s'ouvre sur la pleine campagne. Il n'y a point de poste de ce côté-là. Ne restez pas ici plus longtemps. Les soldats peuvent rentrer. Ils sont de grand'garde, sans doute, et seront relevés à minuit. S'ils vous trouvent ici, vous qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais vus, ils devineront sans doute qui vous êtes. Vous seriez perdus, mes pauvres chers, perdus à cause de moi.

Ils secouèrent la tête. Ils restaient sombres.

— Non, mère, dit Pascal, nous ne partirons



Et après avoir embrassé sa sœur, Lucienne et Jean de Montmayeur prirent le chemin de la fabrique.

Page 31, col. 3.

thier Bourreille qui n'avait encore rien dit :

— Vous nous aimez donc toujours un peu, Gauthier ?

— Et pourquoi ne vous aimerais-je pas, fit-il avec chaleur. Ne l'ai-je pas dit bien des fois ? Jo crois à l'innocence de Doriat. Si je n'y croyais pas, je ne serais pas ici.

— Et vous permettez que je vous embrasse ?

— De tout mon cœur, et comme vos autres enfants !

— Ah ! que cela me fait de bien ! dit la pauvre femme. Mais dites-moi, si vous ne voulez pas que je passe ma vie, désormais, dans des angoisses, dites-moi que ce n'est pas seulement pour me voir que vous vous êtes hasardés jusqu'au village.

— Non, mère, dit Pascal. Nos officiers avaient besoin de renseignements et ont demandé des